ESSAIS POÉTIQUES.



G. DE L.



1837.



Si le hasard veut que vous passiez par Vire, petite ville d'une dixaine de mille ames, au département du Calvados, et capitale du Bocage normand, ne manquez pas de vous faire conduire par un cicérone du *Cheval-Blanc* ou de *Saint-Pierre*, sur la promenade du château.

Cette promenade est une espèce de promontoire, dont l'étroit plateau, entouré d'une allée de tilleuls et terminé par un donjon en ruines, s'élève sur des roches de granit, à deux cents pieds au-dessus de la vallée où coule la Vire, rivière qui donne son nom à la première ville qu'elle rencontre après être sortie de la montagne de Brimbal, pour se rendre à la mer.

En vous montrant le délicieux site enfermé entre les hauteurs occidentales du château, le bois de Saint-Martin, les Rames et le Promenoir, le cicérone du *Cheval-Blanc* oubliera certainement de vous dire que, dans ce lieu appelé *les Vaux*, en raison de la jonction de la vallée de la Virène à la vallée de la Vire, la chanson française naquit au xv[e] siècle dans le moulin du foulon Olivier Basselin. — Basselin appela ses couplets *vaux-de-vire*, et ses imitateurs, altérant l'appellation primitive, nommèrent les leurs *vaudevilles*.

La petite ville de Vire est la patrie de MM. Castel et de Chênedollé, deux illustres poètes qui, depuis quelques années ne sont plus, mais dont les noms vivront honorés tant que durera sur la terre de France l'amour de la belle poésie.





I.

LE VAL DE VIRE.



A MON AMI CHARLES DE CHÊNEDOLLÉ.

Laudabunt alii claram Rhodon, aut Mitylenen.
HORACE, ode VII, livre I.

Assez d'autres, sans moi, célébreront Grenade,
Sultane abandonnée et qui pleure sa cour,
Ou Séville endormie avec la sérénade
Dans les bras de l'amour.

Assez d'autres, sans moi, chanteront l'Italie ;
Naples, sous son ciel bleu, couchée au bord de l'eau,
Rome, qui fait rêver sa gloire ensevelie
Dans la nuit du tombeau.

Assez d'autres, sans moi, sauront unir des rimes
Pour la Suisse et ses lacs, longs miroirs de ses cimes;
Pour les monts du Tyrol;
Pour la sauvage Écosse et ses vertes campagnes,
Pour ses bardes assis au sommet des montagnes
D'où l'aigle prend son vol.

Il en est aujourd'hui dont l'unique entreprise
Est de rimer sans cesse en l'honneur de Venise;
— Venise est en faveur,
Parce qu'il est aisé de cueillir sa couronne
Dans un champ de lauriers où la moisson fut bonne,
En se faisant glaneur!

Pour moi, sourd aux échos de la ville aux gondoles,
Je me trouve sans voix
Devant le Grand-Canal, Saint-Marc et ses coupoles
Déjà chantés cent fois;

Mais en revanche aussi, mon ame aime à redire
Tout ce qu'elle a d'amour
Pour la fraîche vallée où serpente la Vire,
Sous les pieds de granit d'une gothique tour ;
Cette verte vallée,
D'un air pur embaumée,
Sera ma bien-aimée
Jusqu'à mon dernier jour.

Qu'elle est belle à l'instant où le ciel s'illumine
Des rayons du matin,
Quand l'oiseau la réveille au bas de la colline
Du bois de Saint-Martin.

Qu'elle est belle à midi. Mais surtout qu'elle est belle
Quand vient l'heure du soir,
Où son voile protège un rendez-vous fidèle
Au fond du Promenoir.

Ami, ton noble père a chanté sa verdure,
Ses côteaux, sa cascade à l'éternel murmure,
Son joyeux Basselin.
Après le rossignol, à la voix éclatante,
Le passereau se tait ou sa note est tremblante,
Je ne dis qu'un refrein.

— Cette verte vallée,
D'un air pur embaumée,
A toute mon amour.
— Cette verte vallée,
Sera ma bien-aimée
Jusqu'à mon dernier jour.

C'est là que dès l'enfance,
Notre amitié naquit entre nos deux berceaux,
Notre bonne amitié qui rit à l'espérance
D'être ravie au ciel entre nos deux tombeaux.



II.

CONSEIL.

Quien no ama, no vive. *

Voyageur, oh! voyageur,
Toi qui cherches le bonheur,

Ne cours pas après la gloire,
Étoile aux brillants reflets:
Une place dans l'histoire
S'achette avec des regrets.

Reste en paix dans la campagne ,
Crains le haut de la montagne,
Battu par les aquilons:

* Qui n'aime pas, ne vit pas.

Les doux zéphyrs n'ont d'haleine
Que pour l'épi de la plaine
Et les roses des vallons.

Voyageur, oh! voyageur,
Toi qui cherches le bonheur,

Aime à jamais une femme
Au front pur et gracieux;
Unis ton ame à son ame,
Prends tes désirs dans ses vœux.

Quand l'amour est du voyage,
La vie est un doux passage,
Tout chagrin chez nous s'endort;
Le bonheur nous est fidèle,
Il guide notre nacelle
Et nous sourit jusqu'au port.

Voyageur, oh! voyageur,
Dans l'amour est le bonheur.

*

III.

PORTRAIT.

Como las Gracias hecha.
Romance espagnole.

Alice qu'en faisant son miel,
Pour fleur une abeille eût choisie.
V. Hugo.

Pour ses jolis cheveux d'ébène,
Bouclés sur son front virginal,
Une reine
Donnerait son bandeau royal.

Sa blancheur au lys est pareille;
Elle est fraiche comme les fleurs
Où l'abeille
Vient puiser au temps des chaleurs.

Dans son regard, brille une flamme
Douce, ardente tout à la fois,
Et son ame
Se laisse entendre dans sa voix.

En voyant sa taille légère,
Les sylphides ont dit en chœur:
« Sur la terre
» Nous avons une jeune sœur. »

L'ange que Dieu mit à sa garde,
Se mirant sans cesse en ses yeux,
Se regarde
Le plus heureux ange des cieux.

Et, seule en ce monde, elle ignore
Que sur son esprit et son corps,
Chaque aurore
Verse quelques nouveaux trésors.



IV.

NOCTURNE.

La reine Mab galope les nuits à travers le cerveau des amants, et ils rêvent d'amour.

SHAKSPEARE, *Roméo et Juliette.*

La nuit est close,
Songe d'amour
Quitte la rose
Où tu reposes
Le jour.

Ma voix t'appelle;
Sors de ta fleur,
Et, sur ton aile,
Porte à ma belle
Mon cœur.

Mon cœur qui l'aime,
Et n'ose pas,
Lui dire même
Sa peine extrême
  Tout bas.

Avec la brise,
Sylphe joyeux,
Pars sans remise,
Et réalise
  Mes vœux.

Ma voix t'appelle ;
Sors de ta fleur,
Et, sur ton aile,
Porte à ma belle
  Mon cœur.



V.

COUPLETS.

Sweet girl.
BYRON.

Si j'étais l'onde où se mire
Votre visage au sourire
        Frais et pur;
Je vous dirais, ô ma belle:
« Vois dans mon miroir fidèle
» Un ange et le ciel d'azur. »

Si j'étais l'oiseau qui chante,
Sous la charmille naissante,
Près de vous ;
J'éveillerais dans votre ame,
Sur une innocente flamme,
Tous les rêves les plus doux.

Jasmin, lys ou chèvre-feuille,
Si j'étais la fleur que cueille
Votre main ;
Je voudrais de mon haleine
Vous embaumer, ô ma reine,
Et mourir sur votre sein.

VI.

À PYRRHA.

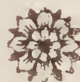
TRADUCTION D'HORACE.

Quis multâ gracilis te puer in rosâ.
Ode V., liv. I.

Sous ces bosquets si frais, sur ces touffes de roses,
Quel est ce svelte enfant, cet enfant parfumé,
Qui presse avec amour tes lèvres demi-closes?
Ton beau corps est sans voile, et, pour ton bien-aimé,
Tu fais flotter, Pyrrha, ta blonde chevelure.
Combien ton jeune amant pleurera ton parjure,

Et son bonheur divin éteint en peu d'instants !
Il navigue aujourd'hui sous des vents caressants ;
Demain il se verra battu par la tempête,
L'enfant qui dans tes bras a rêvé ta conquête.

Malheur a qui se fie à l'azur de tes flots !
Il sera promptement rejeté sur la plage ;
Il offrira bientôt au dieu des matelots,
Comme moi, ses habits humides du naufrage.



VII.

BERTHE LA BAIGNEUSE.

CHANSONNETTE.

Berthe, la jeune blonde,
Chantait, en voyant l'onde
Retracer sa beauté:
Gentil miroir, qui me fais si jolie,
Par ton cristal suis-je pas embellie?
Gentil miroir, dis-tu la vérité?

Une voix amoureuse,
Dit lors à la baigneuse,
Chantant à son côté:
Gentille enfant, ton corps et ton visage,

En agréments surpassent leur image ;
Gentille enfant, j'ai dit la vérité.

Berthe, aux blanches épaules,
Regarda dans les saules,
D'un œil épouvanté :
— Son jeune amant, dans les feuilles voisines,
Les yeux fixés sur ses formes divines,
Chantait encor, j'ai dit la vérité.



VIII.

STROPHES.

Rapiamus, amici,
Occasionem de die.
HORACE.

Tourne vers moi tes yeux, tes jolis yeux que j'aime ;
Leur flamme est enivrante, et leur douceur suprême
Donne l'oubli des maux.
L'amour verse en nos cœurs ses extases brûlantes ;
Unissons, unissons nos lèvres frémissantes
Dans des baisers nouveaux.

Quand passent les plaisirs, ces hôtes infidèles,
Forçons-les de ployer pour un instant leurs ailes ;
Épuisons leurs faveurs.

Vois, cette nuit est douce, et tout nous favorise ;
Savourons, en chantant, les parfums que la brise
A glanés sur les fleurs.

Profitons, profitons des heures fortunées ;
— Nos roses dès demain pourraient être fanées ;
Vite, il les faut cueillir.
Moissonnons le bonheur, ô ma belle maîtresse,
Et nous invoquerons, aux jours de la détresse,
L'ange du souvenir.



IX.

LE GÉNIE DE LA MORT.

C'est le destin. — Il faut une proie au trépas.
V. Hugo.

Il est partout, partout. — Il est dans les tempêtes,
Il gronde avec la foudre au-dessus de nos têtes,
Il est sur les écueils aux bords des océans,
Sur la lave embrasée il descend des volcans,
Il est partout, partout!

Debout sur les frontières,
Il tressaille de joie à l'annonce des guerres.
Hurlant dans la mitraille, au milieu des combats,
Il dirige le plomb sur le cœur des soldats;
Et dans les jours de paix..... son haleine ennemie,

Aux joyeuses cités, souffle l'épidémie
Et flétrit l'épi mûr qu'a courbé l'aquilon.

L'homme lui fut donné comme une ample moisson,
Et c'est pour la faucher dans le temps nécessaire
Qu'il appelle à son aide et la foudre et la guerre,
Et la peste et la faim, et qu'il voile l'écueil
Du flot qui d'un vaisseau doit être le cercueil.



— Mais à l'heure suprême où les peuples du monde,
Écrasés sous le feu, disparaîtront sous l'onde,
Attendant que la trompe ait sonné leur réveil,
A l'heure où dans les cieux s'éteindra le soleil,
Sur les débris du globe on verra ce génie,
Monstre hideux, sourire à la grande agonie ;
Et puis dans Josaphat, aux confins du cahos,
Jetant un cri funèbre au dernier des échos,
Il s'évanouira quand luiront sur son aile
Les premières clartés de l'aurore éternelle.



X.

A NICE.

STANCES

ÉCRITES A L'OCCASION DE LA MORT D'UNE JEUNE FEMME, PARENTE DE L'AUTEUR.

Tombe, tombe, feuille éphémère ;
Voile aux yeux ce triste chemin.
MILLEVOYE.

Nice, autrefois ton nom enchantait mon oreille,
Il enivrait mon cœur ;
Et mon esprit vers toi volait, comme l'abeille
Vole vers une fleur.

J'aurais voulu partir avec les hirondelles,
Loin des froids de l'hiver,
Pour aller respirer sous tes printemps fidèles
Les brises de la mer ;

Pour aller contempler tes vagues balancées ;
Ton ciel ardent et pur ;
Pour aller endormir mes rêveuses pensées
Entre leur double azur.

Mais, depuis que la mort a pris sur tes rivages
Celle que nous pleurons,
Ma douleur a voilé des plus sombres nuages
Tes brillants horizons.

Elle a quitté la vie à l'âge où tout est fêtes
Celle que nous pleurons ;
A l'âge où les plaisirs voltigent sur nos têtes
Et caressent nos fronts ;

A cet âge où le temps s'arrête pour prédire
Un règne à la beauté ;
A cet âge où la bouche a toujours le sourire,
Parfum de la bonté.

Aussi, Nice, aujourd'hui tu n'as plus aucuns charmes
Pour mon esprit en deuil ;
Et ton nom m'apparaît, au milieu de mes larmes,
Gravé sur un cercueil.



Tonnerre, Imprimerie de veuve Roze.